

Laval théologique et philosophique

RATZINGER, Joseph, La théologie de l'histoire de saint Bonaventure

Jean-Claude Petit

La toute-puissance en question
Volume 47, numéro 1, février 1991

URI : id.erudit.org/iderudit/400590ar
DOI : [10.7202/400590ar](https://doi.org/10.7202/400590ar)

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval et Faculté de théologie et de sciences religieuses, Université Laval

ISSN 0023-9054 (imprimé)
1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Petit, J. (1991). RATZINGER, Joseph, La théologie de l'histoire de saint Bonaventure. *Laval théologique et philosophique*, 47 (1), 129–130. doi:10.7202/400590ar

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1991

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

lectures rapides qui font d'Augustin la seule source de référence au Moyen Âge.

Quant à la théologie mystique de Guillaume, Verdeyen en a lui-même résumé le contenu autour de cinq thèses; «le fondement trinitaire de la vie spirituelle, l'exemplarisme christologique, le mariage mystique, l'unité d'esprit entre le Créateur et l'âme humaine, la distinction entre la connaissance rationnelle et la connaissance spirituelle du mystère divin» (p. 273). Ces thèses ne sont évidemment pas propres à Guillaume; d'autres ont abordé les mêmes thèmes. Verdeyen met toutefois en valeur ce qui lui est propre: le fait de les articuler les unes aux autres dans une présentation cohérente et la manière particulière à Guillaume d'en traiter.

Verdeyen revient souvent sur l'approche propre à Guillaume. Une approche humaniste et en liens étroits avec son expérience spirituelle personnelle. Cette manière particulière de réfléchir permettra à Guillaume de se démarquer à l'occasion des positions de saint Bernard, sans pour autant adopter l'attitude rationaliste d'Abélard.

Tout au long de l'ouvrage, l'auteur ne ménage pas les efforts pour expliquer les idées de Guillaume et en faire ressortir l'originalité, trop souvent négligée dans la présentation des grandes figures du Moyen Âge. Verdeyen multiplie les analyses et les comparaisons de textes; il discute avec les auteurs d'études sur Guillaume et il ne craint pas de prendre parti.

Cet ouvrage, qui est la publication d'une thèse soumise à la Sorbonne en 1975, laisse parfois sur son appétit le lecteur de 1990. Est-ce en raison d'options méthodologiques de l'auteur, il est bien difficile de trancher? Mais Verdeyen semble refuser de prendre le risque d'interpréter jusqu'au bout les textes qu'il analyse avec tant de minutie et de patience. Un exemple fera comprendre.

Verdeyen évoque (p. 202s) l'étonnement éprouvé parfois de voir «les auteurs spirituels recourir à une terminologie amoureuse et même érotique». Il pense à l'usage abondant du Cantique. «Pourquoi le Cantique de l'amour humain est-il devenu le livre préféré de toute la mystique chrétienne?» Sa réponse est typique de son refus de pousser l'herméneutique jusqu'où les sciences actuelles le permettent. «Plutôt que d'expliquer ce fait par des commentaires psychologiques ou psychanalytiques, formulons les raisons qui se manifestent dans les textes mêmes.» Il n'est pas question de reprocher à Verdeyen de vouloir partir des textes eux-mêmes. Mais accepter sa sug-

gestion implicite que les commentaires psychologiques ou psychanalytiques ne s'appuieraient pas sur l'étude des textes, qu'ils ne seraient en quelque sorte que pure spéculation gratuite, est plus difficile. Il nous semble au contraire qu'il est, aujourd'hui, dans la logique de l'étude des textes d'y inclure aussi les grilles de lecture offertes par la psychologie et la psychanalyse.

Malgré ce refus d'oser mener à terme l'herméneutique, rendue possible par l'analyse de l'œuvre de Guillaume, l'ouvrage demeure une œuvre de qualité qui offre au lecteur féru d'histoire une somme imposante d'informations. Reste à ce lecteur de compléter le chemin entrepris en se livrant lui-même au travail inachevé d'interprétation.

Jean-Claude BRETON
Université de Montréal

Joseph RATZINGER, **La théologie de l'histoire de saint Bonaventure**. Coll. «Théologiques». Paris, P.U.F., 1988, 206 pages (15 × 24 cm).

Il s'agit de la traduction française, par Robert Givord, de la thèse d'habilitation de J. Ratzinger, soutenue en 1957 et publiée en 1959 en allemand chez Schnell & Steiner à Munich. Cette traduction inaugure aux P.U.F. une nouvelle collection, intitulée «Théologiques», qui se propose, en prenant mesure de «l'influence que la théologie a exercée et continue d'exercer sur tout ce qui, au cours de l'histoire, a été dit et pensé», de «réintégrer à la culture universitaire le domaine théologique». Le choix de l'étude de Ratzinger sur Bonaventure devrait aider la nouvelle collection à atteindre son but.

L'analyse se porte tout d'abord sur le commentaire de Bonaventure de l'«œuvre des six jours» qui permet de poser la question du temps et celle de sa fin. Mais elle est aussi conduite à expliciter la position de Bonaventure sur la Révélation, en particulier dans sa relation à l'Écriture. Un troisième chapitre précise la situation historique de la théologie de l'histoire de Bonaventure. Un dernier chapitre, qui explicite le lieu philosophique de cette théologie de l'histoire, est une discussion, très fine et très éclairante, de la réception d'Aristote par Bonaventure qui dégage les formes principales et les motifs de l'anti-aristotélisme du docteur franciscain. L'étude est accompagnée d'une riche bibliographie que les éditeurs ont enrichie d'une liste des principaux travaux sur Bonaventure parus après le livre de Ratzinger.

On doit se réjouir de voir cette étude importante désormais facilement accessible en français, au moment où un renouveau d'intérêt porté à Bonaventure a provoqué la traduction de certaines de ses œuvres. À côté de la thèse, également importante, de Max Seckler sur la pensée de saint Thomas d'Aquin sur la théologie de l'histoire (*Le salut et l'histoire*, Paris 1967), celle de Ratzinger se présente au lecteur contemporain comme une autre porte d'entrée dans l'immense question du temps, de l'histoire et de l'espérance chrétienne qui a travaillé la théologie médiévale.

Jean-Claude PETIT
Université de Montréal

J.B. LOTZ, **Martin Heidegger et Thomas d'Aquin.** Homme — Temps — Être. Coll. «Théologiques», Paris, P.U.F., 1988, 229 pages (15 × 21.5 cm).

Deuxième titre d'une nouvelle collection d'études théologiques aux P.U.F., *Martin Heidegger et Thomas d'Aquin* est la traduction française par Ph. Secretan d'un ouvrage d'abord paru en allemand chez Neske à Pfullingen en 1975 et constitué de quatre textes qui sont des versions plus ou moins remaniées de communications d'abord présentées à l'occasion de congrès et qui parurent ensuite dans diverses revues. Ils constituent autant de stations sur le chemin d'un dialogue exigeant dans lequel J.B. Lotz s'est engagé depuis plusieurs années avec l'œuvre et les pensées de Martin Heidegger.

S'il est lui-même issu de la tradition métaphysique de la philosophie scolastique, Lotz ne lit pas Heidegger pour donner raison à Thomas d'Aquin. Ces études témoignent bien plutôt d'une attention rigoureuse au sens de la relecture que fait Heidegger de la tradition philosophique occidentale et elles s'emploient à relire Thomas d'Aquin à partir des questions que pose l'analyse heideggérienne, mais ce qui n'empêche cependant pas Lotz de bien montrer qu'en ces questions fondamentales de l'être et du temps Thomas a vu lui aussi des choses essentielles et qu'en particulier l'«oubli de l'être» que Heidegger voudrait voir caractériser la philosophie occidentale, ne peut qualifier de la sorte la pensée de Thomas d'Aquin. C'est plutôt précisément son attention à l'être qui lui a permis d'articuler rigoureusement la question de Dieu.

Dans la longue liste des ouvrages sur «Thomas d'Aquin et Heidegger», celui de Lotz tient une place

de choix et il est heureux qu'il soit désormais accessible en français, même si on doit noter que la traduction est parfois obscure en tentant d'imposer au français les jeux de langage que l'allemand permet.

Jean-Claude PETIT
Université de Montréal

Rino FISICHELLA, **La révélation. La révélation et sa crédibilité. Essai de théologie fondamentale.**

Coll. «Recherches», nouvelle série, no 22. Paris/Montréal, Cerf/Bellarmin, 1989. 284 pages (16 × 24 cm).

Ce livre est la traduction d'un ouvrage italien paru en 1985. Même s'il se présente comme un essai de théologie fondamentale, voire une proposition nouvelle, il nous semble plutôt un manuel, synthétisant avec une certaine adresse les données les plus sûres de la réflexion récente en matière de théologie de la révélation et de christologie fondamentale. L'étude est tout à fait traditionnelle au plan de la méthode.

L'ouvrage s'ouvre par une remarquable description de l'état actuel de la théologie fondamentale qu'il définit lui-même comme «la discipline théologique qui étudie l'événement de la révélation et sa crédibilité» (p. 49). L'auteur identifie cinq courants dans la production actuelle: 1) le courant apologétique qui, avec des moyens nouveaux, continue à dialoguer avec l'incroyant; 2) l'approche dogmatique centrée sur le mystère de la révélation; 3) le courant formel, surtout soucieux de la scientificité de la théologie; 4) le modèle politique qui évalue les rapports Église-monde; 5) enfin, le modèle sémiologique s'intéressant aux signes de crédibilité de la foi chrétienne. C'est à ce dernier modèle que l'auteur entend se rattacher. «Avec une herméneutique appropriée, et à la lumière de ce signe unique [à savoir «l'amour trinitaire du Père se révélant dans le Christ et l'Église»], on reconstruit la signification théologique du signe, et par lui, des signes qui en constituent l'explication et la compréhension historique» (p. 37). L'auteur prétend par là apporter une nouveauté de fond dans le travail de la théologie fondamentale. Il s'agirait «du caractère personnel des signes et de l'unité incontournable entre l'événement et ce qui en constitue le témoignage et la compréhension historique» (p. 37). On aura remarqué que le terme «sémiologique» n'a ici rien à voir avec l'approche sémiotique, ignorée de l'auteur en dépit du fait qu'elle ait généré, ces dernières années, des essais majeurs de théologie fondamentale (Delzant, Lafont, etc.).